



MICHIKO AOYAMA

Un jeudi
saveur chocolat

NA
MI



Dissimulé à l'ombre des cerisiers qui bordent la petite rivière du quartier, le Café Marble à Tokyo ne compte que trois petites tables en bois brut. Et pourtant, les clients se succèdent dans ce havre de paix où les habitués peuvent contempler le passage des saisons à travers la baie vitrée.

Une mystérieuse femme qui vient chaque jeudi y rédiger une longue lettre en anglais devant une tasse de chocolat chaud ; une brillante publicitaire complètement dépassée dans son rôle de mère ; une jeune institutrice qui cherche un sens à son travail... Chacun arrive au Café Marble avec son histoire, perdu dans les nœuds de son existence et trouvera dans ce lieu apaisant l'élan pour avancer sur le chemin tortueux de la vie.

De Tokyo à Sydney, un roman choral poétique entremêlant douze tranches de vie qui nous invite à trouver le bonheur dans les petites choses du quotidien.

.....

Michiko Aoyama est une journaliste et autrice japonaise traduite dans le monde entier. Finaliste du Prix des libraires au Japon, son précédent roman, *La Bibliothèque des rêves secrets*, a connu un succès immédiat en France comme à l'étranger.

Traduit du japonais par Alice Hureau

ISBN : 978-2-493816-21-4



18 euros

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : © Constance Clavel

Illustration : © Léa Le Pivert



**NA
MI**



Symbole du mouvement perpétuel de la vie, *Nami* signifie vague en japonais. C'est aussi la maison d'édition qui donne vie à une littérature de l'intime. Une littérature qui nous parle de nos joies, de nos peines, de nos défis et de nos choix.

À travers des romans français, francophones ou étrangers, nous vous invitons à célébrer à nos côtés l'inimitable pouvoir de la littérature et à découvrir des plumes uniques, de nouveaux horizons et des personnages en quête d'eux-mêmes.

UN JEUDI SAVEUR
CHOCOLAT

De la même autrice :
La Bibliothèque des rêves secrets, 2022

Titre original : 木曜日にはココアを (MOKUYOUBI NI HA COCOA WO)

© Michiko Aoyama, 2017

Tous droits réservés.

Publiée pour la première fois au Japon par Takarajimasha Inc., Tokyo.

Les droits de traduction en langue française ont été négociés avec Takarajimasha Inc., par l'intermédiaire de The English Agency (Japon) et New River Literary Ltd.

Traduit du japonais par Alice Hureau

Pour la traduction française :

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2023

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-493816-21-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Michiko Aoyama

UN JEUDI SAVEUR
CHOCOLAT

Roman

Traduit du japonais par Alice Hureau

**NA
MI**

CHAPITRE 1

Un jeudi saveur chocolat

Marron • Tokyo

CELLE QUE J'AIMAIS, c'était Chocolat chaud.
J'ignorais son vrai nom. C'est moi qui la surnommais ainsi.

Elle s'installait à la fenêtre, dans le coin du Café Marble où je travaillais.

Depuis six mois, elle venait seule et s'asseyait toujours là, commandant à chaque fois la même boisson.

— Un chocolat chaud, s'il vous plaît.

Elle levait vers moi des yeux brillants comme des gouttes d'eau après une ondée, ses cheveux châtain ondulant jusqu'aux épaules.

*

Le Café Marble était situé dans un quartier résidentiel paisible.

C'était un petit commerce dissimulé derrière de grands arbres, au bout d'une rangée de cerisiers qui bordaient la rivière. Quelques magasins et établissements se dressaient sur l'autre rive, reliée par le pont, mais de ce côté-ci, les passants étaient peu nombreux puisqu'il n'y avait que des habitations. Comme son propriétaire n'en faisait pas la publicité et qu'aucun magazine ne s'y intéressait, seuls quelques habitués connaissaient son existence.

Le café comptait trois tables et chaises en bois brut et un comptoir de cinq sièges. Des lampes étaient suspendues au plafond.

Il n'était jamais plein, mais il n'était jamais vide non plus et, tous les jours, j'accueillais les clients, mon tablier solidement attaché.

Chocolat chaud venait tous les jeudis.

Elle poussait la porte peu après 15 heures et restait environ trois heures.

La plupart du temps, elle lisait ou écrivait de longues lettres en anglais accompagnées d'enveloppes par avion, elle lisait des livres en anglais ou admirait le

paysage par la baie vitrée. En général, les clients de l'après-midi en semaine étaient des parents avec leurs enfants ou des personnes âgées, et les jeunes femmes comme Chocolat chaud étaient rares. Elle n'avait pas l'air étudiante et ne portait pas d'alliance. Je pense qu'elle avait quelques années de plus que moi avec mes vingt-trois ans.

Je ne parlais pas un mot d'anglais. Je ne me souvenais même pas de la dernière lettre que j'avais écrite.

Alors pour moi, le fait qu'elle couche par écrit son quotidien et ses émotions, qu'elle les envoie dans un pays étranger et qu'elle en reçoive de là-bas me semblait irréel. Elle utilisait du papier à lettres aussi fin que du papier-calque et des enveloppes à liseré rouge, blanc et bleu. Je trouvais étrange d'écrire de longues lettres à l'ère du numérique et Chocolat chaud m'apparaissait de plus en plus comme déconnectée de la réalité pour apprécier une activité aussi rétro. En passant à côté d'elle, j'ai remarqué qu'elle avait une magnifique écriture cursive au stylo-plume. Je me demandais quelles formules magiques elle pouvait bien noter.

J'adorais l'observer en pleine rédaction. Ses lèvres se courbaient en un doux sourire et ses joues pâles

rougissaient. Lorsqu'elle clignait des paupières, ses longs cils marron jetaient une ombre sous ses yeux.

Dans ces moments-là, elle ne me regardait jamais. Alors je pouvais la contempler à loisir. Elle devait vraiment aimer le destinataire de ces lettres, me disais-je avec attendrissement et une pointe de jalousie.

J'avais été embauché deux ans plus tôt, au début de l'été.

Tout avait commencé lors d'une promenade le long de la rivière, sous les cerisiers déployant leurs jeunes feuilles. Je voulais savoir jusqu'où la rangée d'arbres se prolongeait.

À cette époque, j'étais sans emploi. La chaîne de restaurant dans laquelle je travaillais depuis la fin du lycée traversait des difficultés financières et avait subi une restructuration. Ce jour-là, j'étais allé à l'agence pour l'emploi et mes démarches n'avaient rien donné. Je n'avais que de l'anxiété et du temps libre à ne savoir qu'en faire. J'en avais profité pour marcher jusqu'au dernier cerisier et j'étais tombé sur le Café Marble à l'ombre de l'épais feuillage.

Un café, ici ? Après avoir vérifié ma monnaie dans mon portefeuille, j'avais poussé la porte. Je pouvais sûrement m'en offrir une tasse.

La pièce était petite, mais apaisante. Comme je n'avais nulle part où aller, j'avais été heureux d'y trouver une place. J'avais ressenti le même soulagement que si j'étais entré dans ma propre chambre, alors qu'il s'agissait de ma première visite. L'atmosphère était à l'opposé du tumulte qui régnait dans les chaînes de restaurant. Si seulement je pouvais y travailler...

J'avais parcouru le café du regard et, stressé, j'avais soudain retenu mon souffle. Un employé collait une affiche au mur : « On recrute ! CDD à pourvoir ». Quelle superbe coïncidence. Le cœur battant, j'avais pris place au comptoir.

L'homme m'avait apporté le menu avec un verre d'eau. Il devait avoir la cinquantaine. Petit et mince, il paraissait insouciant. Son grain de beauté au milieu du front faisait forte impression. J'avais lu le menu élégamment conçu puis passé commande en examinant les tarifs.

— Je voudrais un café, s'il vous plaît.

— Entendu.

L'homme au grain de beauté était passé derrière le comptoir. Je l'observais tandis qu'il concoctait ma boisson à l'aide d'une cafetière à siphon.

— Excusez-moi... Vous êtes le gérant ?

— Oui. Tu peux m'appeler « Master ». Tu sais, j'ai toujours rêvé de préparer du café dans mon propre établissement.

Il m'avait servi sans quitter son comptoir. La tasse, d'où s'élevait un arôme puissant, était en céramique non émaillée. Quant au café, sa saveur délicate mais intense se révélait peu à peu en bouche. Une seule gorgée avait suffi à me motiver pour que je me lève de ma chaise.

— J'aimerais travailler ici. Pourrais-je passer un entretien pour le CDD ?

Sans un mot, il m'avait jaugé durant quelques secondes, l'air grave, puis il m'avait dit :

— D'accord. Tu ne voudrais pas un CDI, plutôt ?

J'en étais resté sans voix. Il m'offrait un emploi sans même connaître mon nom ! Qui plus est, pour un CDI et pas un CDD !

— Mais... vous ne voulez pas mon CV et une copie de ma carte d'identité ?

— Non. Moi, la première impression me suffit. Tu préfères un CDD ? Un CDI te pose un problème ?

— Pas du...

— Alors c'est décidé.

Il était sorti de derrière le comptoir et avait retiré l'affiche.

C'est ainsi que j'avais rejoint le Café Marble. Dans la foulée, Master m'avait annoncé :

— Wataru, je vais m'absenter quelque temps, alors pour la suite, fais comme tu le sens. Je comptais céder le café à quelqu'un tôt ou tard. Tu es venu plus tôt que prévu, tant mieux !

— Mais ce café, c'était votre rêve, non ? avais-je demandé, pas totalement convaincu par ses explications.

— Mon rêve est devenu réalité. Moi, j'aime rêver, alors je me suis lassé ! avait-il répondu le regard pétillant de joie.

Pendant deux ans, j'ai géré seul le Café Marble. Évidemment, Master était toujours propriétaire et j'étais comme un gérant sous contrat. Se voir confier de but en blanc la gestion d'un commerce n'était pas banal, mais les circonstances étaient si incroyables que je n'ai pas eu le temps de me poser de question. Il n'existait pas de manuel d'instructions comme dans une chaîne de restaurant et Master s'était contenté de me révéler le fonctionnement du verrou de la porte d'entrée. J'apprenais de mes erreurs en faisant au mieux et j'avais de plus en plus de clients réguliers : une femme âgée

qui me considérait comme son petit-fils, un père avec son enfant de retour de l'école maternelle. De temps à autre, Master se présentait à l'improviste dans son café que j'avais décoré à ma façon et, à chaque fois, il changeait les tableaux aux murs ou s'asseyait au comptoir pour lire le journal des sports, en se faisant passer pour un client.

Mon territoire se limitait à ce café, situé au cœur d'un bâtiment à un étage. Mais ce petit monde me suffisait. Même si la pièce était vieille et exiguë, il était facile de cuisiner grâce aux deux plaques de cuisson à gaz et surtout, j'adorais ce café. Et puis, j'étais tombé amoureux d'une cliente intelligente aux cheveux châains.

Qu'un employé s'amourache d'une cliente n'était sans doute pas recommandé. Mais je me satisfaisais d'un amour à sens unique. Pour citer Master, j'aimais rêver. Cet amour n'avait rien d'indécent. J'éprouvais des sentiments pour elle et ça s'arrêtait là. Ce simple fait me rendait plus fort. Cela me poussait à donner le meilleur de moi-même. Par exemple...

Le jeudi, je lui servais un excellent chocolat chaud. Ça n'allait pas plus loin.

*

C'était un jeudi à la mi-juillet, après la saison des pluies, quand le soleil brille à nouveau.

Peu après 15 heures, je ne tenais plus en place, lorsque la porte s'est ouverte, comme toujours.

Mais Chocolat chaud était différente. Elle semblait épuisée, ses épaules si tombantes qu'elles soutenaient à peine son tote bag. Malheureusement, quelqu'un était déjà assis à sa place : une femme habillée d'un chemisier élégant sur une jupe droite, l'air vif d'esprit. Entourée de livres, elle manipulait sans relâche sa tablette tactile. Chocolat chaud lui a lancé un coup d'œil puis elle s'est installée à la table centrale, afin de tourner le dos à sa place habituelle.

Je lui ai apporté un verre d'eau et le menu, mais sans surprise, elle a commandé un chocolat chaud malgré une chaleur à vous faire suer à grosses gouttes. À ce moment-là, elle m'a regardé avant de reposer aussitôt les yeux sur la table.

Une fois servie, elle est restée tête basse. Elle n'a sorti ni papier à lettres, ni stylo-plume, ni livre. Elle a seulement fixé le bord de la table.

C'est là que j'ai aperçu des larmes qui roulaient sur ses joues.

J'ai voulu me précipiter vers elle. Mais je ne le pouvais pas.

Pour elle, je n'étais qu'un distributeur automatique. À son apparence, je l'imaginai bien éduquée, anglophone, revenue d'un long séjour à l'étranger ou s'y déplaçant régulièrement. Le destinataire de ses lettres devait être son petit ami avec qui elle entretenait une relation longue distance. Cette femme vivait dans un monde très éloigné du mien, sans aucun point commun, à part ce café.

Pourtant, à cet instant où j'étais si près d'elle que j'aurais pu la toucher, j'aurais voulu essayer ses larmes. Prendre sa main, lui dire que tout s'arrangerait.

Mais ce miracle ne se produirait jamais. En plus, je n'avais aucun moyen de savoir si tout s'arrangerait.

Un employé de café et une cliente. Comment l'aider ? Moi qui n'avais pas le droit d'ôter mon tablier...

Soudain, deux livres se sont écrasés sur le sol avec fracas. C'était la femme à la tablette assise à la place de Chocolat chaud. Elle a poussé un gros soupir de dépit et les a ramassés. Curieusement, ces clientes semblaient toutes les deux avoir des soucis.

— Oh non ! Déjà !

Un regard à sa montre, puis elle a fourré ses livres dans un luxueux sac noir avant de se ruer vers la caisse.

J'étais bien content qu'elle s'en aille, même si cette pensée était peu charitable de ma part. Je lui ai remis l'addition à la hâte et, armé de mon plateau, je me suis élancé jusqu'à sa table. Un verre vide de café glacé, un verre d'eau à moitié plein, une serviette, l'emballage d'une paille. J'ai transféré le tout sur mon plateau à la vitesse de la lumière, au point que s'il avait existé un championnat de débarrasage de table, j'aurais sûrement empoché la victoire. J'ai essuyé la table.

— La place est libre.

Je m'étais adressé à Chocolat chaud d'une voix si aiguë qu'elle a subitement levé la tête. J'ai regretté d'en faire trop, mais je voulais lui dire ce que je ressentais alors j'ai pris mon courage à deux mains.

— C'est votre place habituelle. À mon avis, vous vous sentirez mieux à votre table préférée.

Elle a écarquillé les yeux encore plus qu'ils ne l'étaient déjà et s'est retournée vers le siège vide, l'air stupéfait.

L'instant d'après, elle m'a souri.

— Merci. Vous avez certainement raison !

Chocolat chaud s'est installée à sa place, contemplant pendant un temps le paysage par la fenêtre. Elle a vidé sa tasse et pour une fois, m'en a commandé une seconde.

Au moment de la lui servir, elle s'était remise à écrire une lettre, comme à l'accoutumée. J'allais poser la tasse, quand elle m'a lancé : « Dites... » J'ai été si surpris que quelques gouttes de chocolat se sont renversées sur le papier à lettres.

— Pardon ! Je suis vraiment désolé !

J'avais tout gâché. J'ai senti mon sang courir dans mes veines, imitant le reflux des vagues. Je me suis empressé d'attraper une serviette en papier pour essuyer.

— Attendez !

Chocolat chaud a posé sa main sur la mienne. Mon cœur a bondi comme un poisson hors de l'eau.

— Regardez, on dirait un cœur !

Un cœur ?

À ces mots, j'ai regardé plus attentivement et, en effet, la tache de chocolat ressemblait à un cœur marron un peu déformé.

— C'est amusant ! Je vais l'envoyer comme ça.

Elle s'est extasiée comme une enfant qui découvre un arc-en-ciel. Je l'ai entendue rire pour la première fois. Le poisson à l'intérieur de moi ne cessait de faire des cabrioles.

— Je vais écrire : « Réchauffe-toi avec un chocolat chaud ! »

Elle l'a noté en anglais d'une écriture soignée.

Avec un air radieux, à sa place habituelle, comme d'habitude.

Des miracles se produisent même dans ce petit monde. Une main douce effleurée pour la première fois. Un joli sourire destiné rien qu'à moi.

À côté du cœur en chocolat, était écrit « *My dear best friend, Mary* ». Sans parler anglais, je comprenais. Ces lettres étaient pour sa meilleure amie, Mary.

J'ignorais la cause des larmes de Chocolat chaud, mais enchanté que le destinataire de ses lettres ne soit pas son petit ami, j'ai dissimulé un sourire derrière mon plateau.

CHAPITRE 2

L'omelette roulée

Jaune • Tokyo

J'ALLAIS SORTIR DU CAFÉ MARBLE, quand mes livres sont tombés de mon sac à main. Les couvertures enfantines ne s'accordaient pas du tout avec mon Birkin Hermès. Je les ai rangés tout au fond puis je suis allée chercher mon fils Takumi à l'école maternelle.

Normalement, il fallait récupérer son enfant à 14 heures, mais il était possible de repousser jusqu'à 16 heures. Mon mari Teruya avait fait la demande à l'avance, et j'ai pu ainsi assister à une réunion en début d'après-midi et quitter mon travail avant l'heure. La réunion s'était terminée plus tôt que prévu, alors j'avais prévu de me préparer pour le lendemain devant un thé dans mon café préféré, au bord de la rivière.